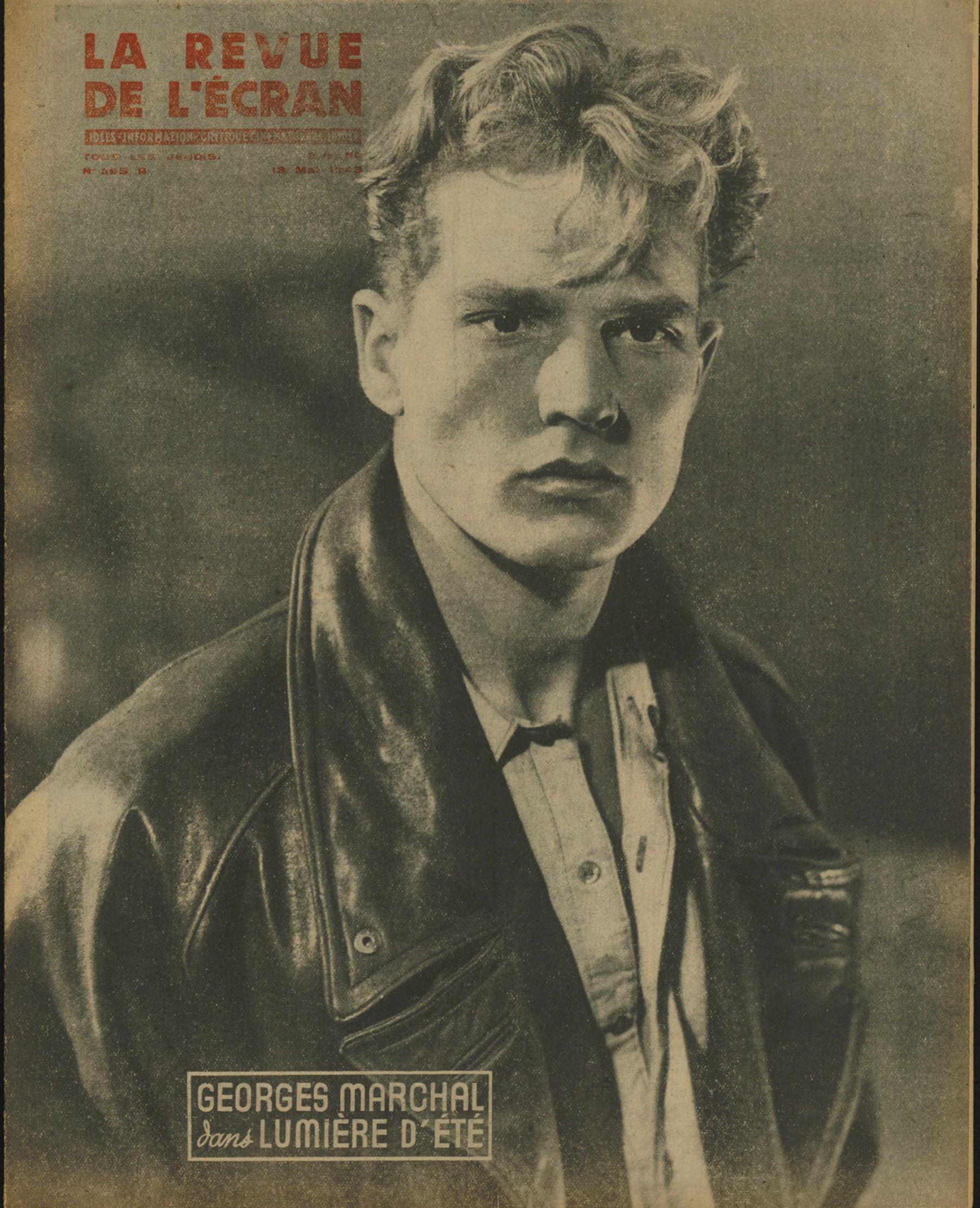


4e film

LA REVUE DE L'ÉCRAN

TOUS LES JEUDIS. 2 FF. 50
N° 205 R 12 MAI 1943



GEORGES MARCHAL
dans LUMIÈRE D'ÉTÉ

NOUVELLES...

Micheline Francey, Léon Nat et Maurice Dorfesc vont jouer *Créostol* de Charles Extrayat au théâtre Montparnasse.

Marika Rökk tourne sous la direction de Georg Jacoby : *La Feme de mes Rêves*, procédé Astafotor.

Voit Harlan, qui réalisa *La Lure*, met en scène et toujours en couleurs : *Le Lac aux Chimères* avec Kristina Soderbaum, René Bélgan, Paul Klinger. Musique de Wolfgang Zeller.

André Checchi, Camillo Pilotto, Carlo Tamburini et Carla Cannavini jouent aux studios de Cinecittà *Maremma*.

C'est Théo Lingen qui met en scène *La Folle Nuit* avec Marina Reed.

Willy Forst vient d'achever à Vienne : *Les Femmes ne sont pas des anges*. Pas mal de débutants y ont leur chance dont une certaine Margot Heilscher.

Marina Von Dittmar est la principale interprète d'un nouveau film d'Ulrich Erfurth : *Quand le vin nouveau pétillait*.

On reverra bien sûr Hilde Krahl dans *La Médée de la Grande Ville* de Wolfgang Liebeneiner.

Un autre grand film en couleurs vient d'être commencé à Berlin. Il s'agit de *La Grande Liberté* avec Ilse Werner et Hans Albers.

Mario Bonnard va tourner un André Chenier. Rossano Brazzi que nous vimes dans *La Tosca* et le Roi s'amuse, incarnera le personnage principal.

Un film sur la vie de Copernic vient d'être terminé en Allemagne.

Michel Simon, Isa Pola et Rossano Brazzi avaient tourné *La Dame de l'Ouest* en Italie. Le film vient de sortir au Lord Byron...

... ainsi d'ailleurs qu'un autre film italien : *Les Flânes*, de Camorlai, d'après le célèbre roman de Manzoni. Gino Cervi fait partie de la distribution.

Jean Desailly, *Le Voyageur de la Toussaint* jouvera dans *l'Éphègente à Delphes* de Gerhart Hauptmann, que l'on va présenter à la Comédie-Française.

Si l'Ancre de Miséricorde de Pierre Marc Orlan se tourne, Roland Toutain fera partie de la distribution.

Voici la distribution de *Ce que l'homme veut*, scénario original de Viviane Romance : Gulsol; René Lefèvre, Frank Villars et Saurin Fabre. Viviane Romance y tiendra bien entendu le rôle principal.



Il fallait prévoir que lorsque Jean Corteau se réintéresserait au cinéma, il ne s'arrêterait plus. Le Baron Fantôme n'est pas encore sorti que voici en chantier un second scénario. C'est, a-t-il dit, l'histoire de Tristan et Yseult.... un peu adaptée, évidemment puisque voici l'équivalent du Baron Marc (Jean Murat) avec celle qui est Yseult (Madeleine Sologne).



3

Et beaucoup de penser, à me lire, que je sors de mon trou, que je suis tombé de la dernière pluie, pour découvrir le Nouveau Monde et Gisèle Pascal.

Il y a eu avant vous, mon cher, Christophe Colomb et Marc Allégret » me dit-elle.

Laissez-moi, toutefois, je vous en prie, souhaiter bienvenue à Gisèle Pascal.

Tout d'abord parce que, la pauvrette qui a été bien malade durant un long mois, nous est revenue dans les atours de Musette pour rendre la joie à Marcel l'Herbier et à tout son monde.

Ensuite, parce que, sans avoir empiété sur son charme mutin, retiré quoi que ce soit à sa gentillesse toute simple et à sa spontanéité, elle réapparaît sur le set avec un talent qui ne balbutie pas, qui a trouvé sa voie, qui s'affirme, qui n'est pas emprunté, un talent où le naturel demandé à l'artiste le dispute à celui de la jeune fille à qui la légende a voulu faire vendre des fleurs sur le marché de Cannes.

Que de progrès depuis la Vivette de L'Arlesienne !

Fraîche comme l'aurore, dans ses voiles de satin, Gisèle Pascal — Vivette guérie — se lève avec le sourire aux lèvres et dans les yeux. Elle s'offre à la popularité et à l'admiration sans apprêt. Voilà qu'elle va incarner un idéal pour la masse du pauvre monde ivre d'évasion, recevoir les lettres d'amour par milliers; et que, si ce n'est pas toujours là un cri-

(Suite page 9)

LA REINE EST MORT...

Mais Danielle Darrieux aussi était vedette quand elle tournait *Ballement de Cœur*.

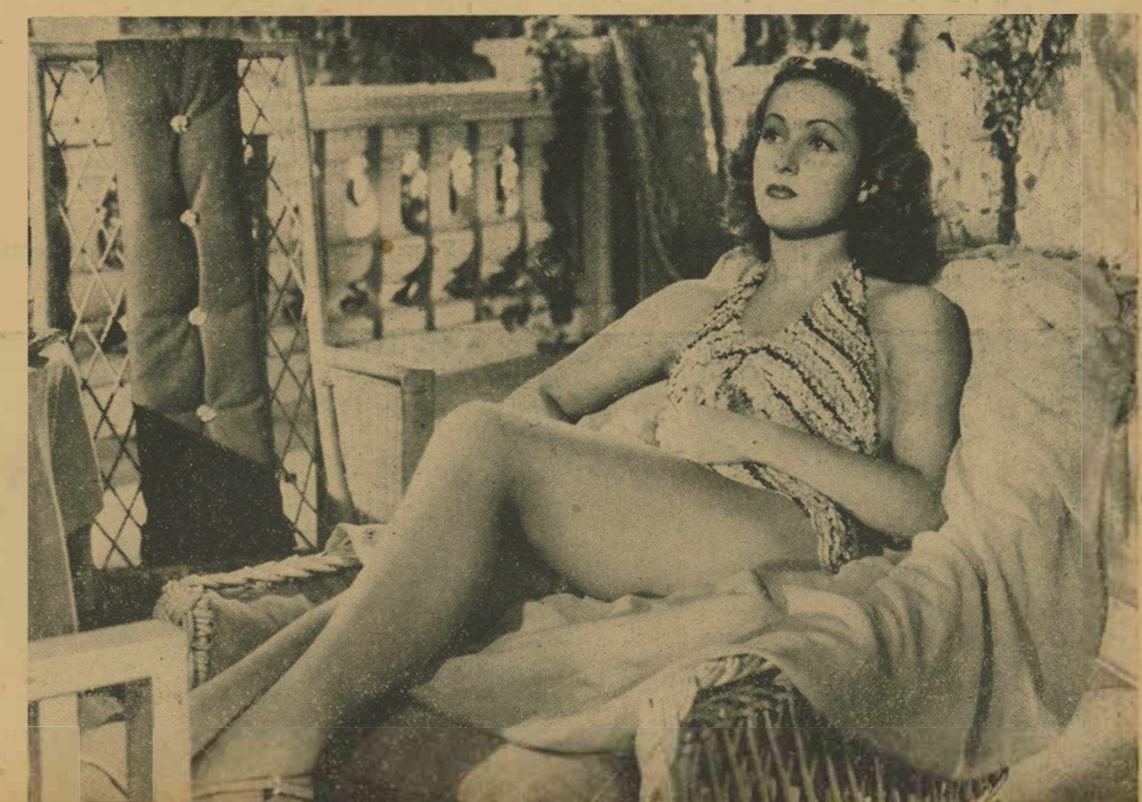
Un dépêche d'agence en provenance de Lisbonne nous a récemment annoncé une fois de plus que Danielle Darrieux allait s'embarquer pour les Amériques en compagnie de son époux, M. Rubirosa.

Eh bien, que voulez-vous ? On en a pris son parti, on n'en est pas mort d'une attaque, personne ne s'est suicidé.

Certes, chaque fois que le savant éclatage des sunlights l'accompagnait au milieu d'histoires d'amour faites sur mesure, elle était charmante Danielle Darrieux. Et ne manquait pas de talent de comédienne puisqu'elle émuva tous les coeurs de collégiens et faisait pleurer les concierges.

Mais les jolis minois ne manquent pas en France, Dieu merci. Au reste, personne n'est irremplaçable.

Et voilà que déjà Danielle Darrieux est remplacée. Voilà qu'un nouveau rayon de soleil et une bouffée d'air frais pénètrent dans nos studios avec les joies, les frémissements, les grâces encore fragiles et les émotions du printemps. Bienvenue à Gisèle Pascal !



DE PARTOUT...

Je vais vous raconter

A LA BELLE FRÉGATE

Si les marins qui font escale dans tous les ports du monde se contentaient de passer leurs loisirs à jouer au hollandais, ils s'éviteraient bien des histoires. Jean, lui, n'aurait pas eu tant de chagrin. Ne croyez pas surtout que c'était la faute d'Yvonne. Vous allez d'ailleurs en juger vous-mêmes :

Tout a commencé à l'escale où les « quatre inséparables » ont joué une tournée à celui qui ne trouverait pas en une demi-heure la plus belle fille du port. Naturellement, chacun était au rendez-vous avec une tapageuse beauté, naturellement ce brave Jean, timide, maladroit, errait encore dans les rues. Furieux, vexé de toujours perdre les paris de cet ordre, il décide d'aborder une jeune fille... Ah ! ce fut joli ! Cela finit par une bagarre générale : toute la rue s'en mêla, sauf Jean qui fit connaissance à cette occasion, et sans le vouloir d'une très charmante jeune fille à qui il ne tardait pas à expliquer le pari et qui accepta de l'accompagner au rendez-vous. Gros effet sur le reste de la bande et dès ce moment-là, Yvonne, car c'était elle, et René se regardèrent. Quant à Jean il ne voyait rien, attendrissant, naïf et tout de suite amoureux. Il ne connaît encore ni le bar, *A la Belle Frégate*, ni Victor son terrible patron. Mais dès le lendemain il l'y retrouvait. On a tort de dire que Victor la considérait comme une servante, au contraire, il aimait sa pupille, il l'aimait peut-être même un peu trop et quand il « corrigeait » les soupirants trop entreprenants, il croyait très sincèrement le faire pour défendre la petite. En tous, cas, Jean, pas bagarreur eut un peu froid dans le dos quand il vit Victor étendre « pour le compte », un client qui ne lui plaisait pas.

Après ça il y eut la fête foraine. Na-

Quand il corrigeait les soupirants trop entreprenants, il croyait le faire pour défendre la petite.

turellement ce brave Jean avait amené son copain René et s'en excusa éperdument auprès d'Yvonne. Comme s'il était nécessaire d'insister. On alla au tir, on alla chez le photographe. René réussissait tout ce que Jean ratait. Mais ils étaient trop bons copains pour se battre et ils ont posé à la jeune fille la question de confiance : « Qui préférez-vous ? » Elle a rougi, elle a écrit un nom sur un papier, et puis, elle est partie. Tous les deux sont restés générés comme des communautaires, le beau René un peu inquiet, Jean le timide, exultant de joie tranquille et un peu insolente. Sur le papier, il y avait un nom : René. Jean, déconcerté, ne comprenant pas, s'en est allé tout triste.

Quelques jours plus tard le bateau appareillait. Brusquement, à partir de cette minute, Yvonne rêva à René malgré les remontrances de Victor qui commença à voir clair en lui et veut l'épouser. Mais les bateaux reviennent. Un beau jour, à *La Belle Frégate* quelqu'un pousse la porte : c'est Jean. Discussion violente avec Victor qui ne veut entendre aucune explication : « Tu le veux ton marin ? Prends-le et va-t-en ». Ceux qui les ont rencontrés cette nuit-là, en ont eu le cœur serré. Ils faisaient un bien curieux couple : lui, gêné, navré, prévenant ; elle désolée, fâchée, tout cela sous une pluie battante. Ils ne pouvaient pas rester ainsi et finalement cherchèrent asile dans un petit hôtel.

Pendant ce temps tous les copains avec René se trouvaient, coïncidence, dans la boîte attenant à l'hôtel où Yvonne et Jean s'étaient réfugiés... Ce qui a tout gâté, c'est que Jean avait donné à René l'intégralité de sa solde, il ne lui restait plus un sou. Il partit à la recherche de René et commença à faire tous les cafés de la ville. Cela dura longtemps, longtemps, si

... Yvonne rêva à René malgré les remontrances de Victor.

longtemps même que la tenancière inquiète pour le prix de sa chambre et un peu apitoyée, l'emmena faire un tour au bar. René l'aperçut. Lui qui croyait à la petite jeune fille pure, la prit pour une des filles de l'endroit et comme il devenait sérieusement amoureux et qu'il avait non moins sérieusement bu, il prit tout cela fort mal. Il se conduisit assez mal aussi, puisque sa conversation avec Yvonne se résuma en une gifle retentissante. Après quoi, il partit avec tous les autres faire la tournée de tous les bistrots de la ville... Et Jean, les cherchait toujours. Il apprit toute l'histoire en revenant à l'hôtel. Et, lorsqu'ils se rencontrèrent enfin, il était trop tard, le cargo appareillait, les copains étaient complètement saouls, ils empoignèrent Jean en disant qu'il avait trop bu et l'embarquèrent de force.

Pauvre vieux Jean, quand il voulut s'en expliquer avec René le lendemain, il se fit mal comprendre et son copain commença à lui casser la figure... Après quoi, il s'aperçut qu'il y avait malentendu.

Tout s'est arrangé pour Yvonne. Elle revint toute déconfite au bar *A la Belle Frégate*. Victor se décida à comprendre et comme ils savaient où le cargo devait faire escale, il alla lui chercher son mari : « Il verra de quel bois je me chauffe ce soir ». Celui qui vit, ce fut Jean. Dès qu'il aperçut Yvonne et Victor sur le quai, il se précipita, fou de joie, heureux de voir que tout allait s'expliquer... Il commença par recevoir le poing de Victor sur la figure... Encore un malentendu pendant que René et Yvonne s'expliquaient, eux, sans paroles, à bouche que veux-tu.

Voilà pourquoi Jean est triste. Il me racontait l'histoire et coréluait en se frottant la machoire : « Je m'en souviendrai de mon aventure d'amour ». Peut-être bien qu'il s'est consolé en faisant avec les copains le jeu du hollandais.

J'aurais bien voulu vous expliquer le jeu du hollandais, mais je n'ai vraiment pas le temps. Ce sera pour une autre fois.

R. de LECRAN.

... Quant à Jean il ne voyait rien, attendrissant, naïf et tout de suite amoureux.



GABY MORLAY

LE TOUR D'UNE FEMME EN QUATRE

VINGTS MINUTES - GABY MORLAY

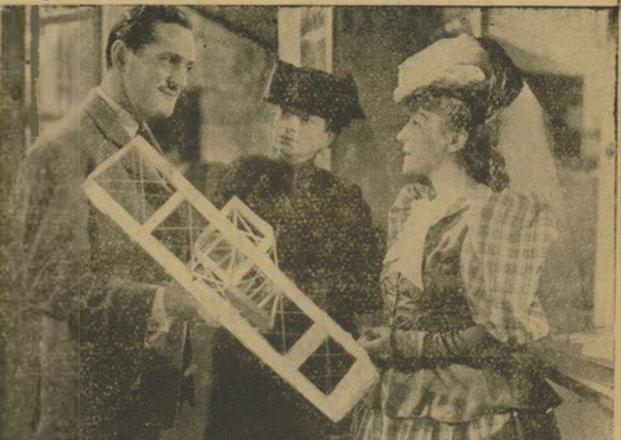
Etonnante Gaby Morlay ! Chacune de ses apparitions nous fait songer à un tour de force. On a l'impression d'adieux bien faits et destinés à marquer dans l'esprit des spectateurs. Après le Voile Bleu, voici les Ailes Blanches. Après la nounou, voici la supérieure d'un couvent. Quelles surprises nous attendent demain... Quelles audaces d'ailleurs ne lui sont pas permises ? Nous la voyons, les mains dans les manches, avançant à petits pas, ayant déjà l'allure, le ton apaisant d'une religieuse et fermant les yeux, la revoici en jeune fille 1900, si jeune, si fraîche, si délicieusement tendre et spontanée...

Et pourtant elle n'est pas jolie, et pourtant elle n'a pas les vingt ans de celles qui l'entourent et pourtant quels que soient les partenaires et même, adresse suprême, le sujet, elle reste dans la note, elle introduit partout avec elle un accent de sincérité. On y compte bien d'ailleurs, et on lui laisse faire avec plaisir ce numéro d'adresse.

Miracle chaque fois renouvelé. On a dit qu'elle avait des tics et des manies, qu'elle y revenait comme à plaisir, qu'après tout, son jeu ressemblait à une leçon bien apprise. Que toutes nos débutantes aillent vite l'apprendre cette bienheureuse leçon ! ! ! Pour nous, qui assistons à ces exercices de virtuose, nous ne pouvons nous défendre chaque fois d'une très grande admiration. Personne n'aurait pu prêter à son personnage des Ailes Blanches autant de jeunesse et de confiance, autant de résignation et de bonté. Il faut la voir parler, donner des ordres, embrasser des enfants, écouter des confidences. Elle a sur son visage la résignation et l'apaisement un peu supérieurs de ceux qui ont dépassé cette monnaie courante. Mais il faut la voir aussi, encourager timidement un amour, essayant de se hauser jusqu'à ce, lui qu'elle aime, se servant de son ignorance pour l'attendrir et comprendre enfin, que rien ne pourra l'attacher à elle. Son personnage ne manque certes pas de convention. L'histoire de la jeune fille ruinée qui entre au couvent et retrouve trop tard celui qu'elle a aimé paraîtra à certains d'un arbitraire et d'une vérité un peu simplistes. Mais Le Voile Bleu ne manquait pas lui non plus de puérilité. Je n'en connais point que sa création n'ait profondément émus. Aujourd'hui, elle renouvelle ce miracle d'émotion, de sincérité. A vouloir trop en parler, à vouloir définir son talent, l'emprisonner dans quelques lignes, on s'aperçoit combien il est divers, attrayant et, risquons le mot, humain. Il n'est rien que Gaby Morlay ne puisse vivre devant nous. Elle s'empare d'un fantoche et par ses sourires, ses larmes, ce petit geste de la main, elle en fait pour nous, en un temps record, une femme qui souffre, qui aime, qui rit, qui pleure. Les Ailes Blanches nous la ramènent à tous les âges dans toutes les circonstances où son regard, sa voix, sa personne vont nous procurer une fois de plus, les satisfactions les plus variées. Si bien qu'on se prend à ne point regretter le départ de Jacques Dumesnil, sans lui Gaby ne fut pas entrée au couvent, sans lui nous ne l'aurions pas vu à sa prise d'habit et quelques années plus tard au chevet de ce même Jacques Dumesnil. Nous ne lui aurions jamais connu cette paix et cette blancheur du visage qui tiennent peut-être à la corvette et que nous attribuerons à son immense talent.

Les mains dans les manches ou au bras d'un danseur aux moustaches calamistrées, Gaby Morlay poursuit le destin de Claire. De cette jeune fille fêtée, riche à millions, il restera, et ce n'est pas péjoratif, une supérieure de couvent ridée, douce et tranquille. Et nous aurons une fois de plus assisté avec émotion, il faut bien le redire, à cette magnifique exhibition.

GEF GILLAND.



Cette charmante jeune fille 1900 du début rattrapera pourtant la supérieure de la fin. Une fois de plus, avec un talent surprenant Gaby Morlay, vit pour nous, toute une vie de femme dans Les Ailes Blanches.

Pour contredire PAGNOL

HARRY BAUR est devenu vedette...



Harry Baur aimait les uniformes, tout comme France, mais sans faire le même usage, Nitchevo en fut une des démonstrations essentielles.



Il y a une douzaine d'années — largement — on découvrait Harry Baur. David Golder sortait sur les écrans et la révélation du comédien massif était pour chacun comme un coup de poing puissant, dans le creux de l'estomac. Depuis le « jeune public » croit assez communément que David Golder marquait les débuts du comédien alors que ce film n'était que l'étape d'une route déjà longue à travers le théâtre et le cinéma. Car Harry Baur fut débutant. On choisit des gens en général et des vedettes en particulier un visage, celui qui semble le plus caractéristique, on le fixe et on imagine volontiers qu'ils l'ont eu de tout temps. Il faut certes, un effort d'imagination pour voir Harry Baur s'évadant d'un séminaire à 13 ans — il n'avait décidément pas la vocation — pour venir mener à Marseille une vie errante gagnée jour par jour en vendant des oranges et en cirant des souliers. Deux ans plus tard, il revient vers sa mère à Paris, puis le voici dans un collège à Noirmoutier, puis de nouveau à Marseille « étudiant pour être marin »... et puis jouant soudain Jean Valjean, simplement sur la scène du théâtre Chave. Cette fois-ci la carrière du comédien se fixe à défaut de se préciser, il remporte du succès au théâtre Chave, il gagne relativement un joli cachet, il a compris et part à Paris... semblable à tant de correspondants qui écrivent : « Je réussirai, dans mon entourage on dit que je suis très bien ». Il faut commencer par apprendre son métier, en dépit des succès marseillais. Auditeur au Conservatoire, dans la classe de Lenoir, le jeune homme fait des petits travaux, confectionne des fleurs en papier. Il faut vivre. Un peu plus tard, on le trouve donnant une fois par semaine des cours d'élocution à des ouvriers, puis il devient secrétaire mais secrétaire de Mounet Sully, tout simplement. Ce n'était pas une sinécure, il fallait faire le secrétariat particulier, le secrétariat général pour les tournées, aller à l'occasion chercher le charbon à la cave moyennant quoi, le « maître » donnait au débutant leçons et conseils. Enfin, Harry Baur remonte sur les planches, on l'engage à la Comédie Mondaine, à vingt francs par semaine, pour jouer *Le Filleul du 31*.

A partir de ce moment c'est avec les noms de tous les théâtres parisiens que l'on peut raconter la carrière de l'acteur. Non pas que ce soit la gloire, oh ! bien

loin de là, mais de scène en scène, le débutant essaie de se « défendre » et plus tard il avouera avec un peu d'amertume qu'il n'a pas su avant d'arriver à cinquante ans ce que c'était que de gagner vraiment de l'argent. Fantaisies Parisiennes, Grand Guignol, ce sont les premières stations d'un voyage. Rencontre avec Courtelini qui le premier confie un rôle au figurant dans *L'Affaire Pascuit*; le voyage continue Palais Royal, Mathurins, connaissance de Zola. Enfin la troupe de Gémier et la première tournée qui l'emmène jusqu'en Amérique du Sud. Au retour, au moment où cela pouvait commencer à marcher, Harry Baur tombe malade. Un an de perdu, économies fondues c'est alors que la Société des Auteurs et Gens de Lettres pense à lui, on lui propose un travail qui l'aidera à manger : jouer pour le cinématographe. Il commence par un rôle de forçat, l'emploi le retrouvera souvent par la suite, c'est *L'Evasion de Vidocq* avec Donola comme metteur en scène. Drôle de film, on ne truquait pas à ce moment-là et Harry Baur laissa la peau de ses pieds sur les murailles du donjon de Vincennes et faillit laisser... une autre peau dans les gueules d'une dizaine de danois lancés à sa poursuite. Il était sportif, bagarreur athlétique, on lui fit tourner en Camargue des films de cow-boys mais on lui donnait généralement les rôles d'Indien... *Mystères du cinéma*. Il fait avec Jacques de Baroncelli un film *Le suicide de Lord Stilson* qui fut tourné entre neuf heures du matin et cinq heures du soir. Lorsque le metteur en scène et l'interprète se retrouvent bien des années plus tard et firent Nitchevo, ils avaient perdu le rythme, cela dura beaucoup plus longtemps. Avec Hugon, ce ne fut pas une affaire d'Indiens mais bien un drame populaire *La Fille du Chiffonnier*. Baur avait comme partenaire Mistinguett et Rigadin. Au cours du tournage avec de vrais chiffonniers pour la figuration, les choses tournèrent à l'aigre et les cinéastes durent fuir sous les cailloux et les tronçons de choux pourris... Le cinéma n'avait pas encore astiqué son auréole. Pourtant le mépris des gens de théâtre s'atténua, de grands noms venaient aux affiches de films c'est peu après la guerre que l'on put lire sur les murs Sarah Bernhardt, Mary Marquet et Harry Baur dans *La Voyante*... Le débutant faisait décidément son chemin, mais non pas sans peine, malgré tous les films tournés en 13 et en 14, malgré *Le*



Ceux qui aimaient le cinéma, retournaient bien des fois voir *Le Juif Polonais* où Mathis Harry Baur étranglait tant le fantôme du marchand assassiné jadis.



Le Père Cornusse, poétique personnage de *L'Assassinat du Père Noël* réconcilia le comédien avec pas mal de détracteurs (photo Continental Films)



... Dans *La Tragédie Impériale*, il se déchaîna...



« Je suis innocent »... une phrase qu'il a souvent répétée dans sa carrière (*L'Assassinat du Père Noël*, photo Continental Films).

Un père à la recherche de son fils... la dernière incarnation d'Harry Baur que nous ayons vue dans *Péchés de Jeunesse* (Photo Continental Films).



Déjà André Hugon derrière la caméra, déjà Baur sur la brouette, déjà Mistinguett avec Rigadin mais il y a bien longtemps que fut tournée cette *Fille du Chiffonnier*.

PATRICIA CHANTAL FABIEN JEAN DOMINIQUE

« Pourquoi le train n'avance-t-il pas ? » songe Patricia, trop lasse pour aller jusqu'à la portière. Elle a vu défiler depuis trois heures une foule de paysages, qui s'ajoutant à ceux qui remontent de sa mémoire, l'ont un peu étourdie. Elle est à mi-chemin entre la joie et la détresse. Joie de retrouver Jean, tristesse d'avoir perdu Fabien. Patricia pense à tante Laurie que cette nouvelle a profondément peinée. Elle se revoit elle-même attendant le résultat d'une intervention chirurgicale qui l'affole. Il fallait Dominique et tout son courage, et toute son espérance pour sauver Fabien. Dominique a essayé, Dominique a échoué. Tout était donc, d'avance, perdu. Patricia ne peut oublier les dernières recommandations de Fabien : « Retourne au Clos, c'est là qu'est la vraie vie. » Pourquoi en sont-ils tous partis petit à petit ? Pourquoi avoir laissé tante Laurie seule si longtemps ? Et Jean sans nouvelles ou presque. Patricia juge une autre Patricia : celle que le retour de son père avait un peu grisée.

Cette Patricia a mené une vie étourdissante pendant un an. Elle allait de bal en réception, de réception en vernissage. Toujours accompagnée par le même cavalier : André Vernon. Il était gentil mais c'était comme un grand frère très sérieux et très intelligent. « Dire qu'il a voulu m'épouser » s'étonne Patricia. Peut-être ce très brillant mariage se serait-il fait, au fond... Chantal, qui voyait là un prétexte de plus à une magnifique toilette, avait

vivement encouragé son amie, presque sa sœur. N'étaient-ils pas mieux que des frères et des sœurs : Jean, Chantal, Dominique, Fabien et Patricia ? Pourtant Patricia avait un père, un père charmant qui l'avait énormément gâtée pendant son séjour. C'est drôle que Patricia ne se soit jamais sentie sa vraie fille. « Sans doute parce qu'il me faisait coucher trop tard », sourit Patricia. Au fond elle n'a qu'une très vague idée du sentiment que peut éprouver une fille pour son père. Le sien lui inspirait une grande admiration mais pas assez de confiance. Rien entre eux de commun. Aucune idée, aucun sentiment.

Aussi lorsqu'après la mort de Fabien, Patricia avait essayé d'expliquer à son père qu'il fallait qu'elle retourne au Clos, s'était-elle heurtée à sa résistance, puis à son chagrin. Quel chagrin pour elle aussi d'avoir à quitter cette vie facile... Et comme, inconsciemment elle s'y était attachée. Enfin ce furent les adieux de son père, de Chantal, de Dominique et de Valérie, la femme de chambre. Il y a quelques heures à peine et il semble à Patricia qu'il y a des jours. Mais s'il y a des jours on doit être arrivés. Elle se penche à la portière et reconnaît au passage le père François, penché sur des rosiers. On arrive. Le train entre en gare. Il penche dangereusement. Depuis des années Patricia répète que les rails sont trop écartés et on se moque d'elle. Joseph est là. Patricia lui saute au cou. Pauvre Joseph. Comme il a vieilli et que de choses il lui rappelle. Toujours la même carriole, toujours la même route. Autrefois ils revenaient tous en tenant les rênes à tour de rôle. Joie de reconnaître un poteau après l'autre. Joie de croire y

... et surtout Joseph dont les histoires avaient enchanté son enfance.

Le dououreux souvenir de Fabien s'estompa peu à peu.



LA CRITIQUE

SON FILS.

Drame de famille suscité et entretenu par un jeune fils trop ambitieux. Peter Brugg vient d'être nommé gérant dans une grande bijouterie à la place de son père trop âgé. Le jeune Peter qui voudrait épouser la fille de la propriétaire, joue aux courses, se ruine, prend de l'argent dans la caisse en même temps qu'un cambriolage a lieu dans le magasin. Il tâche de la prison, revient, se venge, découvre le coupable et se marie. C'est assez adroit et souvent attachant. Mille incidents d'ordre familial viennent s'ajouter à l'intrigue proprement dite. Le film qui ne vise pas à la super-production, est très bien fait et les photos sont soignées. Il eut fallu Heinrich George dans le rôle du père Otto Wernicke y met toutefois beaucoup de métier. Karin Hardt est ravissante. Hermann Brix ressemble un peu trop à un mannequin et Carla Rust fait aussi un peu trop résignée. Mais il y a un jeune gargon absolument charmant qui meurt d'ailleurs bien avant la fin ce qui est bien dommage. Enfin, Rolf Weih (Peter Brugg) est excellent. Il ne manque ni de séduction, ni de métier. Toute cette équipe joue dans l'ensemble très intelligemment, une histoire un peu facile, un peu mélodrame, et par là même assurée d'un succès honorable.

G. G.

PORT D'ATTACHE.

On peut supposer que l'idée initiale de Dary lorsqu'il écrivit lui-même ce scénario pour lui (il y a un commencement à tout), était de prouver que le retour à la terre n'était pas une plaisanterie et que pour en goûter les belles joies il fallait non seulement se durcir les mains, mais aussi affronter les hommes qui n'ont jamais quitté cette terre et voient d'un mauvais œil arriver les « étrangers ».

Mais ce Révolté est certainement un tendre qui s'ignore et cette œuvre rude et âpre dans sa tête est devenue sur le papier un petit peu bibliothèque rose.

... Quand un marin fait la moisson... et un peu de boniment.



Rolf Weih et un autre fils d'Otto Wernicke, dans Son Fils.

Après quoi on en a fait un film. Quand je dis bibliothèque rose j'exagère un peu, il n'y a pas de filles-mères dans la collection en question. Enfin ne chicanons pas sur les détails. On a fait de Belmont un vieux paysan râleur, rogneux et finalement attendri, de Dary un grand cœur, alors que jusqu'alors il s'était entouré dans les grandes gueules (il se servait lui-même, il aurait eu tort de ne pas profiter de l'occasion pour prouver qu'il savait tout faire). Michèle Alfa a repris dans la production française l'emploi d'Annabella, celui de la fadeur devenue vedette, on la regarde, on ne comprend pas, peut-être aurons-nous un jour l'explication de ce problème, à moins qu'à ce moment le cinéma ait renoncé à Michèle Alfa; par contre Ginette Baudin témoigne de qualités très certaines dans la jolie fille dont M. Vidal a « abusé ». On voit Alfred Adam qui bien qu'auteur se contente de jouer les vilains, on voit Bussières avec sa petite tête de gouape, et de plus en plus on l'apprécie; on voit de belles photos de paysage, des petits canards dans un bassin, des jeunes filles faire les moissons et manier la batteuse, les vilaines commères des jolis petits villages et si l'on est éveillé une bagarre finale qui dans le cas contraire peut certes vous remettre d'aplomb. R. M. A.

NOS COUVERTURES

GEORGES MARCHAL

Georges Marchal fut « aperçu » pour la première fois dans *Premier Rendez-vous*. Il était beaucoup plus visible dans *Le Lit à Colonnes*, mais son rôle ingrat n'était pas de ceux qui font les vedettes. Par contre le jeune homme qui ne veut pas que l'on détruisse l'amour, dans *l'Homme qui joue avec le feu*, s'attira d'emblée bien des sympathies féminines.

Voici maintenant *Lumière d'Eté*, où malgré la présence d'acteurs tels que Paul Bernard et Pierre Brasseur, Georges Marchal a un rôle de tout premier plan.

GABY MORLAY

Gaby Morlay a de la suite dans les idées, elle affectionne de plus en plus les rôles à transformation. Elle s'y entend à merveille, il faut s'incliner devant une si parfaite connaissance de son métier. Qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, on salut et, qui plus est, on « marche ». Ceux qui n'ont jamais pleuré au cinéma ont bien reniflé en sortant du *Vol de l'œil* et pour prouver qu'elle pouvait aussi souvent qu'elle le voudrait reconnaître l'expérience, elle la renouvela avec *Les Ailes Blanches*.

La REINE est MORTE.
VIVE LA REINE...

(Suite de la page 3)

tère du talent, c'en est souvent l'indice. Savoir émouvoir, savoir inspirer, savoir exalter, peupler les rêves, voilà que Gisèle Pascal apporte tout cela avec ses vingt ans et ses cheveux d'or.

Voilà aussi, pendant que je la regarde tourner, pendant que je l'entends bavarder avec son entourage, qu'elle donne une bien belle leçon à toutes ces petites personnes, ces pimbêches « zazoues », ces cabotines mal peignées, ces poupées de son à la lippe dédaigneuse, à la morgue souveraine — insignifiantes créatures ! — qui s'imaginent appartenir à une caste supérieure, dès le moment où, en jouant des coudes elles ont montré leurs tignasses décolorées et leurs visages standard de vamps tuberculeuses dans les scènes à grande figuration.

On leur pardonnerait d'être romanesques (Qui n'est pas un peu romanesque ? Bienheureux délassement !) Mais on ne leur pardonne pas leur fatuité sans fondement, l'indigence de leur cervelle et de leur cœur. Car elles n'ont plus de cœur. Elles ne savent plus aimer : ni leurs parents, ni leurs amis, ni leurs fiancés ou maris, ni leurs amants (et cela fait bien d'en avoir à la pelle !). Camaraderie, affection, amour, bonheur, satisfactions de la vie courante quand elle est sagement ordonnée, elles sacrifient tout au snobisme ridicule des comparses du studio, à la chimère, à l'utopie. Faut-il tomber sur le protecteur benoit, j'en connais combien qui saignent leurs père et mère aux quatre veines pour mener un train de vie et avoir leur cliché dans le journal accueillant !

Pauvres filles ! Je leur donne en exemple, si elles veulent persévéérer, la petite Gisèle Paseal qui a su cultiver sa chance gentiment, en restant elle-même et en traçant.

« C'est un amour » disait l'autre jour devant moi une jeune personne effacée qui me réconcilia quelque peu avec la tribu chichiteuse et envieuse des figurantes.

Tant que l'on pourra dire de Gisèle Paseal dans les studios : « C'est un amour », son succès ira croissant et la publicité viendra toute, seule, gratuite, sincère, élogieuse.

Bienvenue à elle qui nous fait oublier une autre petite française qui ne s'est pas contentée d'aimer les princes dans les fictions du cinéma.

Mario BRUN



Patricia retrouva son bon vieux curé....

Pour contredire Pagnol
HARRY BAUR
est devenu vedette.

(Suite de la page 7)

bat, entraînant une lampe dans sa chute. Harry Baur apparaissait dans le cinéma comme un lutteur puissant qui de force s'était taillé une place et la tenait, haletant... Peu après il retrouvait dans le Juif Polonais un autre rôle à effet, on pouvait croire sa carrière assurée et, vue de l'extérieur, elle l'était en effet. Pourtant la sûreté et le réalisme de son jeu se retournèrent contre lui. Ces deux personnages, Golder et David du Juif tous deux opprimes, guettés par la crise cardiaque qui les enlèvera à la fin dominèrent à croire qu'Harry Baur jouait avec ses défauts, qu'il était réellement guetté par l'angine de poitrine et risquait fort de ne pas terminer les productions pour lesquelles il serait engagé. A ce moment, repris par le théâtre qui lui donnait de magnifiques satisfactions, Harry Baur aurait peut-être tout doucement renoncé au studio s'il n'avait rencontré Pagnol... Ah ! Ah ! Va-ton dire, Pagnol, ce découvreur, Pagnol le dynamique... Non, tout simplement Pagnol le farceur. Voici comment arrivèrent les choses : Pagnol s'eng... une fois de plus avec Raimu, les mauvaises langues parlèrent alors de gifles... N'allons pas si loin, toujours est-il qu'après Marius et Fanny, Pagnol retira à Raimu le rôle de César et cela précisément dans la pièce qui se traitait César. Devant la répugnance de Baur à entrer dans une troupe qui jouait ensemble depuis si longtemps, avait fini par former une famille assez fermée, Pagnol lui fit miroiter le film qui suivrait... Il y eut bien un film, mais entre temps, les marseillais s'étaient réconciliés et quand Harry Baur rappela au « patron » certaine conversation, il s'entendit répondre : « Qu'est-ce que vous voulez, vous avez la



Dans son dernier film Péchés de Jeunesse (Ph. Continental Films).

tables, La Tête d'un Homme. Harry Baur pouvait revenir au théâtre et ce fut La Voie Lactée aux Mathurins. Il avait gagné la partie mais à quel prix. Son fils mort, sa femme morte en Afrique, il se remariera quelques années plus tard. La route continue, coupée de courts repos à Noir moutier qui est resté son lieu de prédilection : Rothchild, Cette Vieille Canaille, Le Greluchon Délicat, Les Nuits Moscovites, Crime et Châtiment, Les Yeux Noirs, Paris. Cette fois-ci il n'y a plus d'arrêt et les noms de films scintillent, se brouillent et se mélangent apportant chacun une image, une minute que nous retrouverons toujours : Mollenard le rude, Sarati le Terrible, Le Patriote, Un homme en or, Les hommes nouveaux, Le Golem, Golgotha, Nostalgie, Samson. Cet inégal et monumental Beethoven ou plus exactement : Un Grand Amour de Beethoven où les deux géants qu'étaient Gance et Baur se déchiraient chacun sans aucune retenue, Les Secrets de la Mer Rouge, Nitchevo, Tarass Boulba, Carnet de Bal. Il possède son métier, il maîtrise son talent, il ose tout. C'est souvent un régal, car cet homme qui est la puissance, qui est la force, sait créer la douceur, la finesse, le raffinement, il

sait aller au fond du réalisme et ne craint pas de déclencher les outrances. Il aime jouer... on a pu parfois le lui reprocher, il aimait tellement jouer que c'en devenait de temps à autre visible. Pour certains et ceux-là même qui l'aimèrent tant au début, il devint insupportable, il devenait parfois difficile de le suivre.

Son Rapoutine de la Tragédie Impériale mêlait ainsi les moments prodigieux aux passages les plus insoutenables.

Il est au sommet de la gloire lorsqu'il éclate la guerre et son Homme du Niger est une consécration ajoutée à tant d'autres. Enfin il tourne pour la Continental l'œuvre qui mettra un point final et admirable, l'œuvre qui bouclera la boucle rejoignant Le Juif Polonais, c'est L'Assassinat du Père Noël si injustement accueilli par le public et qui est peut-être la production la plus marquante de notre époque. Harry Baur avait retrouvé sa grande forme, il nous consolait d'un seul coup de bien des erreurs. Il fait après cela Péchés de Jeunesse et part en Allemagne tourner Symphonie Fantastique (ne pas confondre avec le film sur Berlioz). Son retour restera probablement longtemps entaché de légende et de petites histoires, des journaux sont aliés jusqu'à dire qu'il avait été fusillé, les bruits les plus fantaisistes ont alors couru sur lui. L'heure n'est pas à préciser ces points. Toujours est-il qu'il semble que les derniers jours d'Harry Baur furent assez lourds, séparé de son fils qu'il avait vu débuter à l'écran quelques années plus tôt, interrompu dans son activité cinématographique, jaloux horriblement parce que riche. Mais cela n'était pas nouveau, n'était-on pas allé pour la même raison jusqu'à lui empoisonner son chien Ratapoil, quelques années plus tôt sur la Côte d'Azur, ce qui lui faisait dire, les larmes aux yeux : « Si j'avais tenu le type qui a fait cela, je l'aurai étranglé, mais vraiment étranglé. »

Mais la puissante vitalité de Baur allait reprendre le dessus, il sut dominer les racontars, affirmer ce qu'il voulait, refaire des projets, signer des contrats... Il allait exécuter le premier lorsque la maladie survint... Il meurt. Irrésistiblement on voit David Golder se débattant, gagnant une fois, perdant la seconde sur un petit bateau triste qui remonte un fleuve, dans la brume.

Porphyre, Jean Valjean, Tarass Boulba, Beethoven, Oscar Wilde, Professeur Blaïse, Maigret, M. Lepic, Hérode, et tant d'autres qui suivent son cercueil, et tant d'autres, des hommes du monde, des officiers, des médecins, une cohorte immense. Ils sont tous là, et vont jusqu'au cimetière; tous ses rôles et le défilé est interminable; un seul n'est pas là, David Golder... c'est lui que l'on enterre.

R. M. ARLAUD.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD
Secrétaire Rédaction : G. GILLAND

Abonnements France :
1 an : 85 frs.; 6 mois : 45 frs.

Suisse:
Charles DUCARRE, Kursaal 25, Montreux :
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs.

Chèques Postaux :
A. de MASINI, 466-62 — Marseille

NOUVELLES...

Marcelle Génial abandonne *La Célestine*, France Elyss la remplace.

Germaine Dermoz, et Fernand Labre tiendront les rôles principaux d'*Edith de François Janet* qui va être créée au Vieux Colombier.

On dit que Christian Casalos va monter *Lorenzaccio*.

On vient d'arrêter la distribution de la reprise des *Jours Heureux*. Seules Lucy Léger et Gilberte Genat y reprendront leurs rôles.

Michèle Alfa, Thomy Bourdel, Saturnin Fabre et Maurice Schutz seront les interprètes du scénario original de Léon Poirier. Jeannou. Mise en scène de Léon Poirier.

Fernandel n'est pas l'homme des demi-mesures. On l'avait pressé pour tourner un *Don Quichotte* mais il n'aurait accepté le rôle qu'à la condition d'en assumer la mise en scène. *Don Quichotte* devant être autre chose que *Simplet*, les choses en sont restées là.

Et pour parler du même on vient de terminer *Adrien* qui réunit les noms suivants : Fernandel, Paulette Dubost, Gabriello, Roger Duchesne etc...

Nous reverrons bientôt Paul Horbiger dans *Ris donc Pallyasse*.

Ginette Leclerc et Michel Simon vont enfin commencer : *Val l'Infer* de Carlo Rim, mise en scène de Maurice Tourneur.

On annonce la mort de Rodolphe Binger, auteur comique réputé qui avait écrit de très nombreux romans humoristiques dont plusieurs en collaboration avec Georges de la Fourchardière. Notons que Rodolphe Binger avait collaboré à plusieurs revues de cinéma, entre autres à *Cinémagazine*.

On dit que Raimu vient de laisser tomber César aux Variétés. Henri Vilbert ramasse le rôle.

Gisèle Pascal qui vient de terminer une longue maladie, *La Vie de Bohème* et *La Caverne des Heures*, jouera après un temps d'arrêt, un rôle important dans le prochain film de Marc Allégret : *L'Inconnue d'Arras* de la laiton. C'est bien normal, dirait le commissaire Wens.

CHIRURGIEN-DENTISTE
8, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Treaty Dr. Alain Viallet
Assurances Sociales

En Suisse, une nouvelle vedette se révèle en la personne de la toute jeune Grithi Sehell qui a été remarquée dans le film *Steibach*.

...DE PARTOUT
Le Gérant : A. de MASINI

La Mare aux Canards

Des Nouvelles...



AVEC NOS LECTEURS.

G. E. Clermont-Ferrand. — Vos nom et adresse exacts, S. V. P., si vous désirez une réponse.

A. S. à Châluc. — Oui, vous pouvez nous régler en timbres les photos que nous avons encore en vente à nos bureaux. Voici les noms des artistes que vous nous indiquez. Arletty : *Un chien qui rapporte, La guerre des vases*. N'te promène donc pas toute nue, *Aventure à Paris, MM. les Ronds de Cuir, Les Perles de la Couronne, Désiré, Fric-Frac, Hôtel du Nord, Circonstances atténuées, Tempête, Mme sans-gêne, Boléro, L'amant de Borneo, La femme que j'ai le plus aimée, Le Jour se lève, Les visiteurs du soir*. Raymond Rouleau : en inut : *L'Argent d'Idylle à la plage*; on parle : *Suzanne, Une vie perdue, La femme nue, Vers l'abîme, Les Beaux Jours, Volga en flammes, Dano-goo, Le cœur dispose, Le drame de Shanghai, L'affaire Lafarge, Coup de feu, Conflit, L'Assassinat du père Noël, Duet, Mam'zelle Bonaparte, Premier bal, La femme que j'ai le plus aimée, Dernier atout, Documents secrets, L'honneur de Catherine, Monsieur des Lourdes, Madame Clapin, Albert Préjean*: en inut : *Les trois Mousquetaires, Vingt ans après, Le Miracle des loups, Amour et carburant, Le chapeau de paille d'Italie, Verdins tissons d'histoire, Les nouveaux messieurs*; en parlant : *Sous les toits de Paris, Un soir de retraite, L'Opéra de quat'sous, Théodore et Cie, La vie est si belle, Le chant du Marin, Toto, Les Rivaux de la piste, Dédé, L'Or dans la rue, Les Bleus du Ciel, Le Contrôleur des Wagons-lits, La crise est finie, La piste du Sud, Mollenard, A Venise une nuit, Quelle drôle de gosse, Place de la Concorde, Nord-Atlantique, L'Or du Cristobol, La Fête, Dédé la Musique, Caprices, Fripus, Ouf !*

Depuis nous avons appris, hélas la mort de Romain Bouquet.

... de JOUVET



Décors de

Cartes Postales.

Paris-Soir affirme que les décorateurs Achille Duffour et Henri Mané ont inventé un nouveau système de décors de cinéma réalistes. Il s'agirait cette fois de simples cartes-postales que l'on place devant la lentille de l'appareil de prises de vues.

**Les Programmes à Marseille
SALLES RECOMMANDÉES**

Alcazar, 42, Cours Belzunce. — Marius.
Camera, 112, La Canebière. — Louise.
Capitole, 134, La Canebière. — La Femme Perdue.
Cinévog, 36, La Canebière. — Simplet.
Club, 112, La Canebière. — Métropolitain.
Comœdia, 60, rue de Rome. — La vie est magnifique.
Madeleine, 36, Avenue Foch. — Le Voile Bleu.
Majestic, 57, Rue Saint-Ferréol. — Patricia.
Noailles, 39, Rue de l'Arbre. — Bel Ami.
Phocac, 36, La Canebière. — Péchés de Jeunesse.
Rialto, 31, Rue Saint-Ferréol. — Les Ailes Blanches.
Roxy, 32, Rue Tapie-Vert. — La Fille au Vautour.
Studio, 112, La Canebière. — Patricia.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
ASSURANCES PARISIENNES
Maurice BATAILLARD
et fils PARISIENS
Tél. : D. 60-98

Imp. MISTRAL - CAVAILLON

LA REVUE DE L'ÉCRAN

16^e Année
TOUS LES
JEUDIS

N° 595 B
13 Mai 1943
2 fr. 50



GABY
MORLAY
dans
LES AILES
BLANCHES.